

...et si nous retournions en Oranie !

MELANCOLIE DU PASSÉ

Que de chemins de rêve, puisque depuis 20 ans nous ne pouvons plus emprunter les vrais, avons-nous encore à parcourir pour retrouver au fond du cœur les sites, les lieux de notre existence, les traces de nos anciens, nos horizons, notre soleil, le sourire de notre chère province ! Il est vraiment des images qu'on ne peut effacer. "La mélancolie du passé est en vous..." m'écrit un correspondant. C'est vrai, et j'avoue en avoir le cœur empli à déborder... Cela me console des horizons chargés de noirs nuages qui sont, plus aujourd'hui qu'hier, notre spectacle quotidien. Ah, mes chers compatriotes, n'oubliez jamais votre passé, ni votre œuvre magnifique qui surprend tant, jusqu'à l'ahurissement, l'étranger qui pour la première fois met le pied sur le sol de notre chère Oranie, comme une rencontre vient de m'en apporter la preuve, en dépit du changement intervenu depuis l'exode. N'oubliez pas non plus, lorsque s'en présente l'occasion, de dire et redire autour de vous ce qu'était notre petite patrie, ni les conditions pour lesquelles vous avez dû l'abandonner. C'est le devoir, pour chacun d'entre nous, "au soir à la chandelle..." de chanter à nos enfants et petits-enfants, pour qu'ils puissent demain, à leur tour, répéter cet émerveillement qu'offraient nos villages, nos cités, les lieux de nos ébats, le long et pénible labeur du plus grand nombre, labeur productif aussi, quoi qu'on en dise, de Bab-el-Oued à Mustapha et tout au long de la Casbah, pour le bien-être qu'en retira l'autochtone. Et n'oubliez surtout pas de proclamer que l'Autre et ses chaouchs nous ont plus d'une fois célébrés, même et surtout du temps du rebelle..., pour mieux nous avoir et nous vendre même pas pour un plat de lentilles, comme Cain fit de son frère.

"Pour les cœurs corrompus, l'amitié n'est point faite", sachez vous en souvenir. Cela dit, et comme toujours bien pensé, reprenons notre bâton de pèlerin et, par les chemins de rêve qui sont désormais les nôtres, repartons retrouver le sourire du pays perdu, en même temps qu'un instant de quiétude morale. Amen !

EN ROUTE POUR BOUGUIRAT

Mostaganem. Berceau d'un maréchal de France et du glorieux 2^e régiment de Tirailleurs dont les hommes, en 1870, encerclés par les Prussiens, se frayèrent un chemin à la baïonnette pour se dégager, et dont les héritiers, si on peut dire, en 14-18, à Verdun notamment, après la première victoire de la Marne, et en Italie, en 1944, sous la conduite d'un autre maréchal de France de chez nous, dignes de leurs aînés, firent preuve du même élan, du même amour de la Patrie française. Que l'on me permette ici une parenthèse. De l'ouvrage fort intéressant accrocheur de Jacques Robichon, "Les Français en Italie" (Presses de la Cité) : "Des Africains qui, selon la célèbre marche, revenaient de loin", j'ai retenu, émanant d'un critique, cette phrase qui m'a terriblement frappé : "L'histoire des Français en Italie, c'est aussi la saga des jeunes Pieds-Noirs de 1942, partis la fleur au fusil au secours d'une patrie que la plupart ne connaissaient pas..." Cette patrie, ils la connaîtront d'abord à l'heure des odieux accords d'Evian, et ensuite à celle de l'exode. J'en ai rencontrés qui avaient à peine 20 ans et même moins, en 1942, à la frontière tunisienne, voire au débarquement en Italie. A vrai dire, la patrie française, eux et nous l'ont découverte vraiment en 1962. Les souvenirs qui en découlent ne peuvent s'oublier, un point c'est tout. Un "c'est tout" qui veut dire bien d'autres choses. Mais les choses étant ce que le bradeur, appuyé et approuvé par une forte opinion publique, a voulu intensément qu'elles fussent, ne les remettons pas sur le tapis de ces autres marchands de tapis que furent les politiciens de l'Hexagone et changeons de décor, sans pour autant oublier leurs reniements, leurs mensonges qui nous firent tant de mal.

* * *

Mostaganem, un après-midi d'avril, square Queyrat, le ciel est pur, idéalement bleu, tiède l'atmosphère, vivant l'alentour. La route en direction de Relizane est toute proche, entre la Rotonde et l'Hôtel-de-ville d'où fusa, rappelons-le, l'exclamation célèbre sur laquelle les *incons* et autres "godillots" amateurs de la... soupe n'ont cessé, depuis l'exil, de mettre un éteignoir de la taille du bradeur : "Vive l'Algérie française". Cette route donc, nous allons la parcourir pour nous rendre à Bouguirat. Après les Halles, la tuilerie Louis Negrel, le Djebel Diss sur notre gauche, c'est, tout de suite, de part et d'autre de cette grande voie de communication, que j'ai tant de fois dans les deux sens sillonnée, le domaine de la jolie vigne s'étendant à perte de vue, un vignoble qui donnait un bon breuvage, un vin vraiment de qualité, et non cette bibine du Midi qui, d'un seul élan, massivement, a voté le *dégagement* : on allait enfin se débarrasser de la production de l'Algérie fasciste !!! Je n'invente rien, et nos lecteurs ne sont pas dans l'ignorance de ce que l'on pensait dans cette région qu'on appelle aujourd'hui Midi-Pyrénées. Mais reprenons la route, large, en excellent état, bordée d'arbres sur un très long parcours. Les fermes

et les caves, échelonnées çà et là, et l'intense circulation qui l'anime, donnent à l'ensemble une image fort colorée et en mouvement constant.

* * *

Notre étape de ce mois est un agréable village que nous allons arpenter à pas lents, pour en admirer ses bougainvillées aux fleurs semblables mais si diversement colorées, orangé, grenat, vermillon qui ornent quasi toutes les demeures, car il y en a partout, même sur la surface de la vaste et spacieuse place publique richement ombragée, itou à la devanture de certains commerces, entre autres celle du bar dont j'ai oublié le nom, près de la fontaine à l'eau claire et fraîche. C'était notre halte à chaque retour d'une longue randonnée, pour permettre d'abord de rafraîchir le radiateur de notre véhicule, ensuite pour goûter à son animation à la fin d'une journée de labeur. En effet, le lieu était fort animé par l'allogène et l'indigène disputant une partie de cartes, de dames ou dominos, en toute amitié.

Bou...guirat ! cet attrayant et accueillant village qui pare si agréablement cette longue route que je revois, croyez-m'en, à la minute précise où je l'évoque, aurait dû logiquement être dénommée Bou...gainville, pour honorer le célèbre navigateur qui, à bord de "La Boudeuse", de 1766 à 1769, effectua le tour du monde et en rapporta cette plante grimpeuse aux fleurs si colorées. De pareilles floraisons, je n'en ai jamais rencontrées et admirées autant que dans ce village. C'était, au long des murs des maisons et autour de grands arbres un spectacle chatoyant lui donnant un cachet particulier, si accrocheur à la vue, d'autant plus que certaines demeures avaient l'aspect de véritables fresques.

Bonnes gens de l'endroit, dispersées à travers un Hexagone en grande partie adepte de... Basile, où vous attendait en 1962 une autre image que celle que vous aviez pu imaginer, comme vous devez les regretter vos demeures si joliment fleuries, ressemblant au grand pavois d'un navire en rade de... Mosta, un jour de fête nationale ! N'est-ce pas les Evrard, Eymar, Tortet, Deville, Thubert, Bourdié, Chabrat, Amoros, Hermann, Heintzmann, fils ou petit-fils de l'ancien édile, Capelle, Vergobbi, Antonini, Villa, Imbert, Brun, Cabiro, Assouly, et j'en passe. Cependant, à mon esprit, surgit le souvenir d'un véritable fils de ses œuvres, parvenu à l'aisance après je ne sais combien de professions, au prix d'un effort continu, Eugène Ruffié, que mes compatriotes du populaire quartier de la Marine à Oran, ne peuvent avoir oublié. Je l'ai souvent approché alors qu'il habitait rue d'Orléans, il fut même conseiller général, et curieusement rencontré un jour de l'année 1926, à Marnia, où j'étais militaire. Je n'en dirai pas davantage à propos des différentes occupations qui ont été les siennes jusqu'à la première période de la rébellion, mais je me dois ici de rappeler une halte à sa propriété sise à une extrémité de ce village, halte où je retrouvai, non sans surprise, tout un matériel que j'avais connu... au Régent Cinéma d'Oran, avant sa rénovation, car il avait dirigé cette salle de spectacles : il n'en fallait pas plus pour réaliser qu'avec... des bouts de ficelle, des briques, des pierres retirées de ce cinéma, des planches récupérées et transformées, des vitres sauvegardées et quelques rampes genre garde-fou, un homme de bonne volonté pouvait bâtir, ce qu'on appellerait aujourd'hui une résidence secondaire. A présent, à toutes les personnes citées nommément dans cette page, je me permets de dire : Qu'en est-il aujourd'hui de vos demeures, de votre clocher, du champ de repos, de cette floraison multicolore qu'offrait votre village, votre raison de vivre !... Gardons-en toutes les images au plus profond de notre cœur. Non, je n'ai pas oublié le doyen, Heintzmann, noble figure et cœur plus noble encore. Ce dernier patronyme me remet en mémoire sa haute stature. Il était le maire de l'endroit dans les années trente, et je revois Bouguirat en 1936, à l'époque des troubles issus de l'arrivée au pouvoir du Front dit Populaire, époque où l'on avait fait croire à l'autochtone que dorénavant... on raserait gratis. C'est-à-dire que la terre mise en valeur par l'homme blanc allait devenir la possession des ouvriers agricoles. Rappelons-nous les tribulations, français hélas ! et musulmans qui, de douar en douar, de khaïma en khaïma, haranguaient des groupes d'hommes et de femmes en les incitant à la révolte, semant le trouble sur leur passage, eux qui n'avaient jamais même précisément, toute leur vie, que la haine, ceux-là même qui étaient les plus rébarbatifs à l'ouvrage. Non, je n'ai pas oublié ce descendant du pionnier de 1851, arrivé en Algérie après le coup d'Etat du 2 décembre, probablement avec d'autres déportés, migrants de Rhénanie et d'Alsace-Lorraine encore françaises, après les Journées de Juillet 1830 dites les Trois Glorieuses, donc quelque vingt années avant, c'était en somme le nième convoi de non-conformistes à destination du secteur de Mostaganem, puisqu'en 1848 les premiers déportés avaient été répartis entre les centres dénommés plus tard d'Aboukir, Noisy-les-Bains, Mazagran, La Stidia puis Georges-Clemenceau... Pour ces émigrés et transplantés d'office d'origines diverses, premiers bâtisseurs d'un véritable empire, commença alors, comme du reste en d'autres lieux, l'extraordinaire et pénible épopée de la colonisation. Une épopée dont la production profita à l'écono-

mie de la France entière durant une longue période. Une épopée qui transforma en "Jardin des Hespérides" un pays quasi désertique, sans structure ancienne. Un pays moyenâgeux fait de luttes tribales, vivant de rapines et de trafic d'esclaves. C'est de cette épopée que naquit cette "Algérie de papa" qu'un pipa, ce batracien à température variable... et présentant dans son développement des... métamorphoses, se transformant de larve aquatique en grenouille, salamandre... (j'ai envie d'écrire en crapaud...), qu'un pipa dis-je, consacra à sa manière son racisme à notre endroit, en nous jetant au visage l'expression susvisée. Prenez un récipient quelconque, versez-y de fallacieuses promesses, une phraséologie soporifique et enfin des contradictions malsaines, remuez le tout et jetez-le à l'égout; vous en aurez la nausée et l'image exacte du pipa et de sa tribu, responsables de votre exil, de votre déracinement.

Amis lecteurs, pardonnez à votre serviteur de s'être à nouveau laissé emporter par son tempérament et surtout le sentiment qu'il professe à l'endroit de ceux qui ont fait de lui un exilé...

J'en reviens, logiquement, raisonnablement au maire de Bouguirat de 1936, évoqué succinctement plus avant, M. Heintzmann. De haute taille, sec, je veux dire élané, d'une énergie peu commune dans le geste comme dans la parole, arborant une cocarde tricolore à la boutonnière. Je le revois ainsi à l'occasion d'une manifestation d'auto-défense, d'abord, à Mostaganem, puis à une assemblée générale extraordinaire des maires de l'Oranie, enfin en son bureau. J'ai certes oublié les termes exacts de ses expressions, du colloque que nous eûmes, mais je n'en ai pas moins dans la tête l'esprit. "De grands et graves événements se préparent, dont nous serons les témoins malheureux, tristes, effondrés. On nous a gratifiés d'un ministère des Loisirs, alors que nos usines marchent au ralenti, alors que notre défense nationale laisse terriblement à désirer, alors qu'à l'Est, outre-Rhin, c'est la course aux armements, accompagnée d'un infernal bruit de bottes martelant le sol de jour comme de nuit. C'est très beau, c'est noble et surtout facile de prêcher la paix; mais cela ne veut pas dire s'affaiblir, s'arrêter de travailler, car de tous temps on a respecté les peuples forts..." Trois ans après c'était la guerre.

.....
Une guerre à laquelle devait prendre part son successeur, M. Martinez, ancien du 2^e Tirailleurs rencontré une première fois à la caserne Colonieu, après le débarquement américain de 1942, puis une autre fois en 1950, à l'occasion d'élections sénatoriales. Ces deux édiles avaient succédé à M. Bourdié, élu maire après la première tourmente mondiale. Ces trois édiles, dignes successeurs des pionniers, eurent pendant longtemps une tâche ingrate à accomplir; du fait de tous ces soubresauts qui avaient ralenti non seulement l'expansion de la commune, mais encore et surtout l'expansion économique. Compte tenu de l'époque où ils administrèrent leur village, ils procédèrent par à-coups et finirent par offrir à la collectivité un centre agréable à tous égards, vraiment vital. Une vaste maison commune, commune, il faut le redire, à toute la population; une église aussi vaste aux murs épais et solides, propice au recueillement, à la méditation, à la prière, et non à la musique dite pop et entièrement dénudée, comme j'en sais quelques-unes ici, ressemblant plutôt à des salles de conférences n'ayant absolument aucun lien avec la religion, la spiritualité: c'est ce que l'on dit, dans l'Hexagone, être du modernisme. Devenu un bourg important, une véritable entité sans cesse en animation, Bouguirat eut sa gendarmerie, due à l'importance de la population et tout particulièrement de la population de confession musulmane très dense alentour qui, le mardi, envahissait littéralement le village, à l'occasion d'un important marché hebdomadaire où, comme par ailleurs, sur la place publique, chez le caouadji ou le bistrot, se traitaient, souvent sur simple parole, les ventes et les achats de bestiaux et de céréales de toutes espèces. Mais c'est surtout la vigne et son rendement en vins de qualité qui donna un coup de fouet bienfaisant à l'économie de cette entité alors devenue une Commune de Plein Exercice très vivante et surtout très unie. Un gros bourg comptant une entreprise de transports, une Société Agricole de Prévoyance (SAP), une entreprise de travaux publics, un restaurant, deux garages dont l'un particulièrement outillé pour les réparations d'une certaine importance, une boulangerie, une pharmacie, une huilerie et confiserie d'olives, plusieurs exploitations commerciales intéressantes l'électricité, la maçonnerie, la plomberie, le négoce des vins et, à l'heure de l'adieu, un cabinet de consultations et soins médicaux.

En résumé, un autre beau village, à vrai dire une petite cité où il faisait bon vivre, car rien ne manquait pour cela, puisqu'elle comprenait aussi une recette postale et plusieurs groupes scolaires, déjà importants avant le premier conflit. La fête nationale du 14-Juillet y était célébrée avec ferveur, de même que certains glorieux anniversaires: Bouguirat, comme du reste tout particulièrement la quasi-totalité des centres du Mostaganémien, pensait, agissait, œuvrait tout simplement français, socialement parlant de surcroît, car on y était profondément social sans être socialiste. A une heure où il serre son serouel comme il ne l'a jamais fait du temps de la présence française, l'autochtone pense, je le sais, l'ayant appris après toutes les secousses qui ont jeté par terre Orléansville, à l'œuvre sociale des hommes et des femmes de son village qui ont préféré la valise au cer-

cueil. On y savait tendre la main, non pour obtenir mais pour offrir: c'était, de notoriété publique, la qualité du plus grand nombre, de tous à vrai dire. J'en ai été le témoin d'une extrémité à l'autre de ce vaste département, il fallait que je le dise, n'en déplaise à ceux, ils sont encore, hélas! nombreux, qui continuent de nous jeter la pierre.

D'une terre vierge dont la pierre, le chiendent et les cactus étaient la parure principale, naquit de la volonté, de l'ardeur à l'ouvrage et d'un certain courage, face à la désolation des lieux, de l'homme blanc au travail, un grand et beau village qui, avant Clinchant, fut le siège de la vaste commune mixte de La Mina, car au-delà de l'implantation de Bouguirat, en 1852, et jusqu'au premier pont d'origine romaine, l'oued Mina, aux portes de Relizane, c'était le bled dans toute sa disgrâce, le bled et l'embuscade quotidienne.

Dieu qu'elle est loin la jolie vigne qui sortit le village de la misère et de l'angoisse! Loin les magnifiques et hauts platanes de la grand-place! Loin aussi les couleurs chatoyantes des bougainvillées! Mais combien près du cœur, malgré le temps qui court inexorablement, de ceux qui n'ont pas oublié, qui ne peuvent pas oublier, ce que beaucoup d'hommes politiques n'ont pas encore compris...

A regret, car notre route est encore longue à parcourir, nous allons quitter ce havre harmonieux, véritable domaine de Bacchus, de Cérés et de Flore, béni de l'Olympe, sans doute aucun, en récompense de l'ardeur, de la ferveur à l'ouvrage et de la réussite de ses habitants, pour en retrouver un autre, bien différent, à quelque courte distance, celui de la célèbre et hospitalière zaouïa du cheikh Ben Tekouk, le père, le vénérable. Prototype du havre de paix, de sérénité, de spiritualité où, plus d'une fois, l'invité que j'étais, accueilli comme un fils, fut à même de réaliser pleinement la foi profonde que le maître, vrai patriarche respirant la bonté, professait à l'endroit de la France. Il le démontra tout particulièrement après le désastre de 1940 et en de nombreuses autres circonstances. Je revis une de ces circonstances et je revois, un jour de fête, des milliers de pèlerins campant alentour, ne cachant nullement qu'ils se considéraient bien comme des Français à part entière, car ils n'avaient connu qu'un "visage" en venant au monde, celui de la France, qu'un drapeau, présent ce jour-là, toujours flottant haut sur le porche de ce lieu de la spiritualité. Que de médailles militaires, de croix de guerre de toutes sortes l'on pouvait alors voir scintiller sur leurs poitrines, accrochées à une veste, un burnous, une gandoura!

... Et l'on a osé dire à Paris, dans certaine presse, qu'ils étaient tous des rebelles en puissance, parce que deux ou trois officiers et un quarteron de sergents seulement avaient rejoint la rébellion! ce sont eux, disons-le tout haut, qui ont été trahis par la France, et ça c'est la vérité historique, n'en déplaise aux gaullistes de droite, de gauche et d'ailleurs.

Ah! comme les souvenirs affluent de partout à l'évocation de cette halte, même lointaine, en cette flamboyante fin de journée du 6 juin 1958, où des milliers et des milliers d'yeux s'humectèrent, de cœurs en délire battirent à tout rompre! Pour la première fois, celui qu'ils considéraient comme leur sauvegarde contre le crime de Toussaint 54, comme leur sauveur et plus encore, comme un chef dont la parole ne pouvait être mise en doute, s'était écrié, au milieu d'un enthousiasme délirant: "Vive l'Algérie Française!"
